

“ Du théâtre de la guerre, au sud point de nouvelles prises et sûres.

“ Le bruit court cependant que le Ban a essayé un échec près de Heggys.

— Les journaux allemands sont remplis de détails sur l'importante affaire qui a eu lieu le 15 et le 16 juillet, près de Waiwan, entre les impériaux et les Magyars, et dans laquelle ces derniers étaient commandés par leurs meilleurs généraux, Dembinsky, George et Nagy-Szondor, surnommé le Morat hongrois. Les Hongrois auraient combattu avec un courage désespéré, et l'impétuosité de leurs attaques, surtout de la cavalerie, aurait culminé tout ce qui s'opposait à leur passage. Ces attaques impétueuses et en masse semblent être la tactique adoptée par les Hongrois, et elle leur a presque toujours réussi jusqu'à présent, grâce à leur excellente et nombreuse cavalerie. Du reste, les pertes auraient été immenses des deux côtés.

Les versions varient sur les faits qui ont suivi. Au dire d'une lettre de Pesth citée par le *Lloyd*, l'affaire aurait recommencé le 17 avec une nouvelle vigueur : suivant d'autres journaux, les insurgés, désespérant de rompre la ligne des armées impériales qui leur barrent le chemin dans la direction de l'est, se seraient dirigés vers le nord, dans la direction des villes des montagnes, Kremnitz et Schernitz, pour essayer de gagner la Thessalie supérieure en coupant, entre Miskolc, Eperies et Kasehau, la ligne d'opération des Russes, et au risque de rencontrer le corps du général Sase, qui garde la frontière de Galicie, et les réserves que les Russes accumulent dans ce dernier pays. Le général Haynu a quitté le 17 son quartier-général de Nagy-Ignand pour se porter sur Bude et s'y réunir au prince Paskiewitch.

A sud-ouest, le sort des armes ne paraît pas non plus favorable aux insurgés, et un rapport officiel que publie la *Gazette de Vienne* confirme la nouvelle que le colonel Koevich, un des lieutenants du général Nugent, a occupé, sans rencontrer de résistance, Kaniska avec trois bataillons et une batterie montée. Le général Zei-berg était à Latzien, où il appuya Koevich et couvrit le passage de la Mur.

Les nouvelles de la Transylvanie annoncent qu'après la prise d'Hermannstadt la partie de l'armée de Béni reste dans ce pays s'est concentrée près de Klausenbourg, où se déclara probablement le sort de la Transylvanie. Le général Luders réussit à repasser la Porte-Rouge pour permettre au corps autrichien de Clam-Gallas (ancien corps de Puchauer), et composé, dit-on, de 11,000 hommes, de le rejoindre afin de marcher, réuni à lui, sur Klausenbourg.

La *Feuille Constitutionnelle de Bohême* donne quelques détails, sur la capitulation d'Arad, au pied des montagnes de la Transylvanie, à l'est de la Hongrie, et qui a eu lieu le 1er juillet :

“ Précédée de plus de cent chariots de bagages, la garnison, au nombre d'un millier d'hommes, est sortie en parade, s'est mise en bataille, Neu-Arad, en face des Magyars, et, après l'échange d'un salut militaire, elle a mis bas les armes. Aux termes de la capitulation, elle devait être conduite aux frontières de la Syrie. Les officiers ont pu garder leurs épées. Le commandant Berger est parti avec la garnison, qui a dû prêter serment de ne plus prendre les armes contre les Hongrois dans l'espace de six mois. Les Hongrois ont trouvé dans la forteresse 65 canons, 1,500 fusils et beaucoup de munitions.”

## MÉLANGES RELIGIEUX

MONTREAL, 17 AOÛT 1849.

### LE PÈRE VENTURA.

A moins qu'un retour sincère vers les légitimes principes, où des écaris plus déplorables encore ne rappellent à l'attention publique la mémoire de Ventura, elle sera bientôt effacée par le dédain et l'oubli.

Telle ne devait pas être pourtant la destinée d'un homme de qui la religion et la société avaient droit d'attendre de beaux exemples et de glorieux services.

Ce qu'il est maintenant, et ce qu'il fut, du moins en apparence, avant les sacriléges attentats de l'anarchie contre l'autogate pontificale de Rome, nous l'avons brièvement fait connaître dans un précédent article. — Savant publiciste, prêtre irréprochable, ermite distingué, ex-général d'ordre religieux, tels étaient ses titres, lorsqu'il fut appellé non seulement par les vœux des Irlandais et des Romains, mais encore par l'invitation de Pie IX lui-même à faire l'éloge du héros que pleuraient ensemble la religion et la liberté, de l'immortel chrétien O'Connell.

Dans ce discours, à la richesse des idées à la magnificence des paroles, aux doctrines saintes et éclairées, se joignaient les plus hautes sympathies, les plus touchants témoignages d'adoration et d'amour pour le chef de l'Église et de Rome pour le *noznam et générance* Pie IX. Aussi, en cette occasion, l'académie théologique de Rome écrivit-elle au P. Ventura “ que désormais elle avait inscrit son nom parmi ceux des membres qu'elle honorait le plus d'avoir possédés dans son sein.”

Comment donc un homme, si haut placé dans le domaine religieux, intellectuel et social, si richement doté de la faveur du ciel et de la faveur publique, a-t-il pu descendre dans les sombres et infimes régions des assemblées des nérvous, et, de concert avec une vile populace, tramer d'odieux complots, contre le Christ du Seigneur? Hélas, nous n'en savons rien; ce que nous savons, c'est que Dieu souvent se sert des propres lumières de l'homme pour le confondre et, qu'au milieu de ses ténèbres, l'orgueil ne voit pas l'abîme qui se creuse à la suite de l'âme.

Le fait est que le P. Ventura, qui enseignait naguère, comme la pure doctrine de l'évangile, le devoir de l'obéissance aux lois de l'église, aux décisions des conciles et des papes, aux commandements des supérieurs ecclésiastiques et surtout du supérieur suprême, prêche aujourd'hui la révolte et par la parole et par l'exemple. Peu satisfait d'un libéralisme sage, bienfaisant et éclairé, d'une souveraineté paternelle, il veut à tout prix la démocratie; il la veut pour Rome comme pour la France, comme pour les autres nations, sans s'inquiéter si vouloir la démocratie à Rome est la même chose que de la vouloir à Paris, ou dans toute autre nation, et si, d'après des droits sacrés et inaliénables, librement consentis, légitimement acquis, bien reconnus, par les nations catholiques, l'évêque de Rome ne doit pas être souverain temporel, au lieu de sujet dépendant, ou président délégué d'une république... — La souveraineté pontificale,

dit une lettre que nous avons dernièrement reproduite, est une souveraineté à part qui ne peut être assimilée aux autres souverainetés existantes; celles-ci peuvent-être modifiées sans se suicider; du moins leur raison d'être ne répugne point d'une manière absolue à des essais de changements de bases. La raison d'être de la souveraineté pontificale répugne et d'une manière absolue, à tout renoncement d'origine. Elle se dit, et de fait elle ait depuis dix-huit cents ans comme la déléguée de Dieu. Elle n'acceptera jamais de se reconnaître devant la déléguée du peuple. Elle ne le peut pas, elle ne le doit pas, elle ne le fera pas.”

Et c'est précisément cette souveraineté temporelle nécessaire, reconne, ce domaine territorial libérant considérable, depuis des siècles, par la générosité de différents souverains, qui ont prétendu renverser, exproprier les démagogues de Rome, à la honte et solennelle approbation du P. Ventura. Ce qui fait par conséquent que le P. Ventura a trépassé dans un acte injuste et sacrilège de rébellion, et contre le Souverain Pontife, et contre l'église, et contre toutes les nations catholiques; qu'il a, au moins implicitement, approuvé tous les désordres de Rome, les persécutions, l'incarcération, les massacres des religieux, des prêtres, des évêques, des cardinaux; qu'il a approuvé le vol, le pillage et tous les sacriléges commis par la horde infâme qui a occupé, pendant plus de sept mois, la ville éternelle. Voilà ce qu'a fait le P. Ventura. Et maintenant il osera nous dire que “ pour lui Pie IX est toujours le Vicaire de J. C., le Chef visible de l'Eglise docteur infallible de la foi et des mœurs.” “ C'est sans doute, dit l'*Univers*, cette conviction qui le détermine à s'unir, pour outrager Pie IX, à tous les ennemis de J. C. et de l'église.”

Le P. Ventura proclame la souveraineté du peuple, sa volonté, dit-il, est la seule loi, il est le suprême arbitre des droits et des devoirs; en conséquence il plait au peuple de se jeter dans les plus horribles excès, de troubler tout l'ordre social, d'entrager le Pape, de massacrer les prêtres, de dévouiller l'église de Dieu; et la société, et le Pape, l'église et Dieu devront se soumettre aux volontés du peuple.?

Le P. Ventura, dit encore l'*Univers*, ne veut point d'action, même indirecte de l'église sur le gouvernement temporel des sociétés humaines. — Mais l'église a toujours en la prétention de soumettre à sa loi, tous les actes humains; elle n'a jamais reconnu à la politique, aux gouvernements le droit de se soustraire à cette loi, qui est la loi même de la justice, la loi de Dieu. Quand le P. Ventura semble dire que les gouvernements doivent désormais être indépendants de cette loi divine, on, ce qui revient au même, indépendants de l'église, qui est cette loi vivante, il pose en face de Dieu le pouvoir humain, comme égal à Dieu, comme indépendant de Dieu. Il fut sans le savoir, ce que fait Proudhon, qui en a la conscience; il est manichéen.”

Ensuite le P. Ventura, s'étonne et s'offuse de l'acte d'excommunication lancée par le Souverain Pontife. Mais tout le monde sait que le Souverain Pontife n'a point lancé d'acte d'excommunication; que, dans sa bonté et sa mansuetude, Pie IX s'est contenté de rappeler les lois de l'église d'après lesquelles, quiconque attente à la souveraineté temporelle du saint-siège, encontre l'excommunication ipso facto. Lois donc que le P. Ventura nous parle d'une pièce contenant l'excommunication, pour avoir le plaisir d'ajouter que le Pape s'est repenti d'avoir signé cette pièce, que sa signature lui a été arrachée, le P. Ventura dit tout simplement un grossier mensonge....

“ Le P. Ventura se justifie, que dis-je? se glorifie d'avoir assisté à la messe sacrilège célébrée le jour de Pâques à Saint-Pierre, et procédant toujours avec la même bonne foi, il suppose qu'on lui en fait un crime uniquement à cause de la présence des excommunicés au milieu desquels il se trouvait. Mais le P. Ventura sait bien que cette messe a été célébrée à Saint-Pierre par lui-même, étranger à cette église, contre la volonté et malgré les protestations du Chapitre, qui seul avait le droit d'autoriser en ce lieu une simbile cérémonie; le P. Ventura sait bien que cette messe a été célébrée à l'autel papal, en dépit des lois expresses qui réservent cet autel au seul Souverain-Pontife; le P. Ventura sait bien que c'est là, s'il en fut jamais, un acte d'intrusion auquel il ne pouvait donner l'adhésion de sa présence sans violer la manière la plus manifeste et la plus scandaleuse les lois ecclésiastiques. Et cet honnête à la front d'écrire: *La function était pour elle-même sainte*, comme s'il ignorait que la fonction, par toutes ses circonstances, était sacrilège, et il nous parle du recueillement de Mazzini et des siens, comme s'il ignorait l'impiété dont ils font profession, et il s'excuse sur ce qu'il a obtenu la liberté de l'évêque d'Orvieto, comme s'il n'avait pu obtenir cette grâce de son ami Mazzini, ailleurs qu'à Saint-Pierre, comme s'il était permis de commettre un crime pour empêcher un autre.”

Maintenant “ que l'esprit de foi soit singulièrement affublé à Rome, c'est un fait trop évident pour avoir besoin de démonstration. La population romaine n'a pas été activement complice des révolutionnaires qui ont contraint Pie IX à s'enfuir mais elle les laisse faire, et cette complicité passive est un crime dont Rome subira le châtiment. On sait qu'une grande partie de la classe moyenne est depuis longtemps, à Rome comme dans toute l'Italie et dans toute l'Europe, infestée de voltaïanisme. On sait que le protestantisme a profité de la révolution pour chercher à s'établir à Rome; le Souverain Pontife lui-même a signalé ce fait à l'église universelle dans sa dernière allocution. Ainsi il n'y a que trop de vérité dans le tableau que nous trace de Rome le P. Ventura, mais il y a aussi beaucoup de faux et d'exagération. Au surplus, quand même tout ce que dit le P. Ventura serait vrai qu'en faut-il conclure, sinon que c'était un devoir pour les puissances catholiques de délivrer Rome le plus tôt possible d'un gouvernement usurpateur et tyranique, qui corrompait le peuple, lui inspirait des sentiments de haine pour la religion, et travaillait à établir le protestantisme dans la capitale de l'Église catholique.

Il est vrai que ce n'est pas aux révolutionnaires, mais au Souverain-Pontife lui-même et aux Français, que le P. Ventura attribue l'apostasie des Romains. Mais heureusement le peuple de Rome n'est pas aussi stupide qu'il plait au P. Ventura de le supposer. Ce n'est pas au Pape, mais aux triomvirs et aux autres amis du P. Ventura que le peuple fait renoncer la responsabilité de Siège de Rome. Le peuple romain comprend parfaitement que ces brigands qui ont usurpé la domination ne le peuvent ni en droit ni en fait, et

que s'ils ont prolongé si longtemps une défense inutile, c'est sur leurs têtes que retombe le sang versé. Le peuple sait aussi, ce que le P. Ventura fait semblant d'ignorer, que Pie IX n'est pour rien dans le siège tel qu'il a été fait. C'est malgré Pie IX que la France a voulu agir isolément des autres puissances et qu'elle a été amenée, par l'obstination des révolutionnaires à la nécessité d'employer la force. Pie IX avait demandé une action commune des puissances, action qui aurait vraisemblablement eu pour effet de délivrer Rome sans qu'il fut nécessaire de recourir au canon:

“ Nous ne perdrons pas le temps à prouver au P. Ventura que les Français n'ont pas fait la guerre au peuple de Rome, mais aux bandes de brigands qui l'opposaient; que cette guerre a été la plus juste, la plus loyale, la moins acharnée qu'on ait jamais faite; que ce n'est pas contre son peuple, mais pour délivrer son peuple, que le Pape a demandé le secours des puissances chrétiennes; le P. Ventura sait tout cela aussi bien que nous.

Voilà ce que nous avions à dire du P. Ventura pour le faire connaître à nos lecteurs, et pour répondre en même temps aux journaux qui ont publié ses lettres, ou lui en ont attribué d'autres, pensant avoir trouvé par là un argument favorable à leur cause, qui n'est assurément pas la cause de la justice et de la foi.

Mardi, fête de l'Assomption de la B. V. M. à la suite de huit jours de retraite, neuf filles sous le nom de Sœurs de Notre-Dame de Bonsecours ont pris l'habit de novices, et huit autres le voile de postulantes, dans le nouvel Institut qui, depuis plus d'un an, se prépare dans la paroisse de St. Michel de Vaudreuil. Mgr. le Coadjuteur présidait cette cérémonie qui eut lieu dans la chapelle même de la nouvelle communauté, où se trouvaient réunies près de deux cents personnes pieuses et plusieurs membres du clergé. L'établissement, qui s'annonçait avantageusement, a pour but de former des institutrices qui enseigneront dans les campagnes et qui rempliront, autant que possible, les vues de la loi des écoles primaires, en ce pays. Déjà quelques maîtresses, qui avaient tenu, avec succès, des écoles dans diverses paroisses, se sont jointes à cette Congrégation naissante et les demandes d'admission paraissent devoir être nombreuses. M. le Grand-Vicaire P. L. Archambault, curé du lieu, dirige le spirituel de l'établissement et lui donne toute la protection possible. Il même doté cette bonne œuvre de la maison que les Sœurs occupent en ce moment, et qui est assez vaste pour recevoir une trentaine de novices. M. le Seigneur de Vaudreuil, R. W. Harwood, écrivain aussi de concourir généreusement, en y ajoutant un grand et beau terrain adjacent à celui de la nouvelle communauté. On ne peut donc qu'augurer très favorablement de cette belle entreprise, et former des vœux bien sincères pour son prompt et parfait accomplissement.

LA TRISTEMENT CÉLÈBRE MARIE MONK. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York*, les renseignements suivants sur son compte; ils ne peuvent marquer d'intérêt:

“ Il a quelques années une grande sensation fut causée dans notre République par les étonnantes révélations de Maria Monk. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York*, les renseignements suivants sur son compte; ils ne peuvent marquer d'intérêt:

“ Il a quelques années une grande sensation fut causée dans notre République par les étonnantes révélations de Maria Monk. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York*, les renseignements suivants sur son compte; ils ne peuvent marquer d'intérêt:

“ Il a quelques années une grande sensation fut causée dans notre République par les étonnantes révélations de Maria Monk. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York*, les renseignements suivants sur son compte; ils ne peuvent marquer d'intérêt:

“ Il a quelques années une grande sensation fut causée dans notre République par les étonnantes révélations de Maria Monk. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York*, les renseignements suivants sur son compte; ils ne peuvent marquer d'intérêt:

“ Il a quelques années une grande sensation fut causée dans notre République par les étonnantes révélations de Maria Monk. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York*, les renseignements suivants sur son compte; ils ne peuvent marquer d'intérêt:

“ Il a quelques années une grande sensation fut causée dans notre République par les étonnantes révélations de Maria Monk. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York*, les renseignements suivants sur son compte; ils ne peuvent marquer d'intérêt:

“ Il a quelques années une grande sensation fut causée dans notre République par les étonnantes révélations de Maria Monk. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York*, les renseignements suivants sur son compte; ils ne peuvent marquer d'intérêt:

“ Il a quelques années une grande sensation fut causée dans notre République par les étonnantes révélations de Maria Monk. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York*, les renseignements suivants sur son compte; ils ne peuvent marquer d'intérêt:

“ Il a quelques années une grande sensation fut causée dans notre République par les étonnantes révélations de Maria Monk. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York*, les renseignements suivants sur son compte; ils ne peuvent marquer d'intérêt:

“ Il a quelques années une grande sensation fut causée dans notre République par les étonnantes révélations de Maria Monk. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York*, les renseignements suivants sur son compte; ils ne peuvent marquer d'intérêt:

“ Il a quelques années une grande sensation fut causée dans notre République par les étonnantes révélations de Maria Monk. — Personne n'a perdu le souvenir de cette misérable fille, dont les grossières et incroyables impositions furent néanmoins si facilement accréditées chez une large portion de nos voisins, que l'on disait, en Canada, qu'il ne fallait pas un diable bien rusé pour dupper les Américains. Nous traduisons du *Herald de New-York</*